Document généré le 24 oct. 2018 03:51

Cahiers de géographie du Québec

Le féminin comme source d'un regard critique sur l'une des figures majeures de la géographie : l'homme, ce sujet géographique

Christine Risi

Volume 32, numéro 86, 1988

URI : id.erudit.org/iderudit/021955ar
DOI : 10.7202/021955ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN 0007-9766 (imprimé)
1708-8968 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Risi, C. (1988). Le féminin comme source d'un regard critique sur l'une des figures majeures de la géographie : l'homme, ce sujet géographique. *Cahiers de géographie du Québec, 32*(86), 175–180. doi:10.7202/021955ar

Tous droits réservés © Cahiers de géographie du Québec, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

CAHIERS DE GÉOGRAPHIE DU QUÉBEC
Vol. 32, no 86, septembre 1988, 175-180

QUESTIONS, OPINIONS, DÉBATS

LE FÉMININ COMME SOURCE D'UN REGARD CRITIQUE SUR L'UNE DES FIGURES MAJEURES DE LA GÉOGRAPHIE : L'HOMME, CE SUJET GÉOGRAPHIQUE

par

Christine RISI

Département de géographie,
Université Laval, Québec, G1K 7P4

Cette mobilité, sans cesse. Cette vie. Ce que l'on appellera peut-être nos agitations, nos folies, nos feintes ou nos mensonges. Tant tout cela reste étrange à qui prétend se fonder sur du solide.

Luce Irigaray

L'objectif poursuivi dans cet écrit [1] est fort simple : il s'agit de soumettre l'une des figures majeures de la géographie, l'Homme, au regard d'un sujet pensant et sexué. Conjugant les attributs du Logos et de l'Éros, ce regard est posé et défini comme féminin. Le sujet de ce regard est, ici, une femme ; toutefois, être une femme n'est pas la condition d'un regard féminin. La valeur heuristique supposée à ce regard sera étayée au fil de l'exposé. Il importe d'abord de justifier le choix d'objet ici effectué.

Il peut paraître impertinent de tenter une critique de l'Homme. En effet, son sort semble avoir été réglé depuis un moment déjà. Prophétisée d'abord par Nietzsche, la mort de l'Homme a été pressentie dans les travaux de Marx et de Freud ; le premier montra que cette idéologie de l'Homme cachait les hommes réels et concrets et leurs déterminations sociales tandis que le second, en découvrant l'inconscient, délogea définitivement la conscience comme centralité humaine. Doublement impertinent d'ailleurs, si l'on en juge par le fait insigne que ce par quoi cette mort de l'Homme a été « problématisée » au cours du XX^{e} siècle, soit le paradigme structural, est en voie d'être dépassé (au sens hégélien du terme s'entend) par l'émergence de nouveaux paradigmes : la complexité (Prigogine), le paradoxe (Barel), la théorie des catastrophes (Thom). Dans ce contexte, la mort de l'Homme s'avère donc consommée et suffisamment intériorisée pour qu'elle soit définitivement acquise. Et que les sciences humaines, manifestement, en aient fait le deuil.

Tenter une critique de l'Homme peut donc sembler revenir à la charge inutilement ; peu s'en faut, si ce n'était d'un quiproquo pour lequel il importe de rétablir les faits. On a prétendu que la pensée structurale avait évacué une bonne fois pour toutes ce sujet pensant qu'est l'Homme du champ des sciences humaines en le remplaçant « par la structure et une inquiétude du langage » (Benoist, 1980, p. 22). Or, si celles-ci doivent bien quelque chose à la pensée structurale, ce n'est pas d'avoir évacué le sujet, mais bien de l'avoir réintroduit comme « être de langage » et, par conséquent, d'avoir repris la question du sens dans des termes autres que ceux de l'existentialisme et de la phénoménologie. La critique dont le sujet, et partant l'Homme, a fait l'objet repose, en partie, sur ces entreprises philosophiques impuissantes, « conceptuellement » partant, à se saisir de ce qui était affirmé caractériser l'Homme, mais qui demeurait insaisissable : sa conscience. Considérée depuis le Cogito cartésien comme le lieu de toute connaissance, comme la marque insigne d'une humanité, la conscience — en vertu de ce qu'elle produit aussi du purement imaginaire — s'est avérée ne pas constituer la partie la plus facile à connaître de l'être. D'une efficacité pourtant évidente, les rêves, les illusions dont la conscience s'est avérée être aussi le siège ont incité à prendre le parti peu scientifique de les laisser en marge de réflexions aux « prétentions sérieuses ». Ceci explique en partie que le sujet de cette conscience ait fait l'objet d'un désistement, consenti sans doute avec un certain soulagement, celui de ne pas être soumis aux exigences d'une entreprise scientifique. Or, « les illusions n'ont pas moins de consistance et d'intérêt que les vérités, disait déjà Spinoza » (Olgivie, 1987, p. 31). Et, de plus, elles ne sont pas sans loi. C'est là le défi que la psychanalyse a relevé. Défi qui lui revenait de droit d'ailleurs, puisqu'elle en avait fait de ce sujet, son objet ; il consistait à entreprendre « une conceptualisation rationelle », à construire un savoir « de l'expérience, du sens et du sujet » (*Ibid.*, p. 30). Aux antipodes de toute philosophie héritée du Cogito cartésien, la psychanalyse, d'abord par le concours de Freud, puis par celui de Lacan, a eu le mérite de se saisir de l'insaisissable : l'inconscient, lequel « n'est pas du non-conscient, mais du structurellement inaccessible » (*Ibid.*, p. 124). La contribution de la psychanalyse est majeure : elle a montré que le sujet-qui-sait est en fait un sujet-qui-croit-savoir et que s'il y a un désir de vérité, une quête d'universalité, il y a aussi une vérité du désir, le surgissement d'une parole singulière. Dès lors, la qualité spécifique du sujet humain n'est plus sa raison, mais sa subjectivité, laquelle est définie comme « structure caractérisée par une méconnaissance doublée d'une prétention à la vérité » (*Ibid.*, p. 123), et fait de qui porte le nom ambigu de sujet « une prétention qui a la forme d'une servitude » (*Ibid.*, p. 122). Mais en géographie qu'en est-il du sujet ?

La géographie a plusieurs sujets et l'extension floue du terme géographie va nous permettre de les distinguer. Pour une fois qu'une ambiguïté persistante produit autre chose qu'un blocage !

D'une part, donc, il y a LA géographie ; ce corps de connaissances, toujours perfectible comme l'est toute science, s'attachant à la description des phénomènes naturels, humains et sociaux localisés et répartis à la surface de la terre ainsi qu'à l'explication de leurs relations de réciprocité. Définition, on en conviendra, traditionnelle que des termes plus actuels peuvent reprendre ainsi : LA géographie, c'est cet ensemble de connaissances patiemment élaboré sur les connaissances et les pratiques qu'une société humaine a, a eu, aura de son espace économique (là où elle produit sa survie), de son espace politique (là où elle légitime son identité) et de son espace idéologique (là où elle se représente son existence dans le monde où elle s'inscrit). Discours spécialisé, construit, conscient, LA géographie s'élabore en regard des déterminations de l'esprit scientifique ; elle se veut discours scientifique. Le sujet de ce discours est le géographe, sujet de la science. Ce savoir confère, bien sûr, au sujet savant, du pouvoir.

Et d'autre part, il y a cette géographie plurielle et « singularisante », esquissée, dessinée ou écrite à même le sol de la Terre, sur les pages blanches de la Nature. En effet, on utilise aussi le terme géographie pour désigner les formes et figures multiples et singulières qui différencient la surface terrestre et qui constituent précisément l'objet d'étude de LA géographie. Projet moins conscient que cette dernière, cette géographie-ci peut-être apparentée à un texte, un livre, un palimpseste[2] dont les auteurs anonymes ont longtemps été reconnus par LA géographie comme ayant figure d'Homme et, par voie de conséquence, comme possédant les attributs du sujet cartésien.

Bien que la critique marxienne a montré que l'Homme détournait l'attention de « ce par quoi il advient » (Fossaert, 1983, p. 450), soit un réseau de relations par lequel il est toujours « homme-en-société », il semble que cette figure majeure du discours géographique jouisse toujours d'une efficacité idéologique minimale — du moins dans l'enseignement de la géographie. Une analyse exhaustive des Programmes d'enseignement québécois de la géographie nous le présente comme le principal agent de transformation de son milieu, placé au centre de l'univers tel un souverain en son royaume, maître et possesseur de la Nature, figure de proue de l'Histoire (Risi, 1985, p. 115).

Par contre, dans la géographie se pratiquant dans les universités, l'Homme n'est plus, semble-t-il, à l'ordre du jour. L'évacuation du sujet a été tentée, précisément par le biais d'une critique de l'humanisme de l'Homme. En effet, depuis une quinzaine d'années, l'Homme a été remplacé par l'Espace[3]. Aux prises avec un projet déchiqueté par les griffes de la critique de ces déterminisme et humanisme qui hypothéquaient l'intelligibilité du rapport société-espace, les géographes, croyant en finir avec leur raison d'être mise à mal, ont élu l'Espace comme objet proprement géographique. L'Espace a été « autonomisé » et ses configurations justifiées par une logique proprement spatiale. Peut s'en fallut-il que, par ce spatialisme, la géographie verse totalement dans des espaces in-signifiants, dépourvus de sens, faute de pouvoir représenter la relation signifiante que les êtres humains entretiennent avec l'espace. Les notions d'espace vécu, de territorialité, d'habiter, de texte aussi, réflètent partiellement ce qui ne se laissait pas abstraire, tel un retour du refoulé ; elles réhabilitent non pas l'Homme tel que la Renaissance l'a enfanté, mais plutôt la triple thématique de l'expérience, du sujet et du sens.

Aussi nécessaires qu'elles l'aient été, ces entreprises critiques, visant, d'une part, à replacer le sujet géographique à sa place, soit parmi ces autres sujets qui le font « homme-en-société » et, d'autre part, à commencer à « problématiser », via la notion de subjectivité, le registre du sens, ces entreprises critiques, donc, laissent en suspens ce qu'il y a de masculin et de féminin dans la territorialité humaine et dans le discours dont elle fait l'objet. On entre là dans le vif du sujet.

La subjectivité humaine est deux : que l'une domine n'empêche pas l'autre d'exister (Lévinas, 1984, p. 144). Dire que la subjectivité humaine est deux ne signifie pas qu'il y ait une subjectivité masculine qui soit celle des hommes et une autre, féminine, qui soit celle des femmes, mais bien qu'elle est tantôt masculine, tantôt féminine et donc, indépendante, ontologiquement, de la marque biologique du sexe. Culturellement et politiquement, il faut en convenir, c'est une autre histoire... En fait, dire qu'il y a du masculin et du féminin signifie que différence il y a. Une différence qui ne se laisse pas réduire à ce seul fait d'ordre biologique qu'est le sexe, pas plus qu'elle est le lot des seules femmes. À vrai dire, pour saisir ce qu'il en est du masculin et du féminin, il faut peut-être davantage prêter l'oreille que chercher des yeux. Car, du masculin et du

féminin, il ne s'agit peut-être que d'une question de langage ; une question de langage, rien que cela, mais tout cela...

Dans la foulée des travaux de Luce Irigaray, I. Lavergnas, dans un article intitulé « La trace du féminin dans la pensée ? » (1986, p. 115-137), « recherche la manière dont le féminin, ou le masculin, s'inscrivent dans tous les manifestes dont celui du social, mais aussi dans la trame de tout ce qui fait sens » (*Ibid.*, p. 115) ; donc, dans le langage. Elle formule l'hypothèse suivante : il y aurait dans tout discours, quel qu'il soit, une marque du corps structurant le sens, « qui serait en soi métaphore du corps » (*Ibid.*). Par métaphore du corps, elle précise qu'il faut entendre « en-deça de la libido », « une inscription au plus profond de l'inconscient de chaque être », « point d'ancrage de son identité », qui « prédéterminerait la façon dont l'individu investirait le rapport à l'extériorité de soi, et en particulier ce médium fondamental qu'est le langage » (*Ibid.*, p. 116-117). Il n'y aurait donc pas un seul rapport structurant à la langue, mais deux : deux subjectivités reliées, centrées, noyautées par des « corporalités » masculine et féminine. Le « style » masculin serait donc « la projection d'un imaginaire relié à la corporalité, et pour être plus précis à la spécularité de ce pénis-phallus qui serait le principal support du rapport du monde des hommes, c'est-à-dire de leur mode d'inscription dans la spatialité » (*Ibid.*, p. 117). Quant au « style » féminin, c'est ce qui viendrait « toujours de l'intériorité et reproduirait quelque chose de cette intériorité qui est la nature même du sexe féminin. Cette féminité, incise, tactile, serait un des supports inconscients majeurs du mode d'appréhension des femmes de l'extériorité » (*Ibid.*).

Or, le langage scientifique, poursuit I. Lavergnas, « peut être pris comme étant essentiellement masculin, c'est-à-dire comme une représentation ou une équivalence se portant en avant de lui et tentant par cette fiction le contrôle parfait de soi et du non-soi » (*Ibid.*, p. 122). Dès lors, il s'avère plus que légitime de questionner cet Homme qui s'est érigé en maître et possesseur de la Nature, figure par excellence de la maternité, de la fertilité, etc. Supposé représenter le genre humain, l'Homme est en fait « un particulier propre à l'homme » (Irigaray, 1985, p. 281-282), une façon singulière de l'homme de s'exposer tout en gommant sa propre réalité d'être à la fois pensant et sexué. Ce qui se donne comme discours universel, fondé en raison, articulé logiquement, valorisant la conscience, le rationnel, l'esprit, le solide et le linéaire, retranche du réel, faute de demeurer impensable, inintelligible, tout un champ de signifiance caractérisé par « l'autre de la raison » : un dire singulier, fondé sur les sens, demeurant inarticulé, inouï, inaudible sur lequel on aurait épinglé le refoulé, le censuré de l'imaginaire, de la folie, du corps, du fluide, de l'entrouvert. Et qui serait dit féminin. En fait, cette dualité, conçue comme antagonisme et non comme co-détermination, est le produit d'un imaginaire masculin qui se confond avec le genre humain et qui assigne au féminin sa place en négatif. Il y a donc, du moins dans le discours scientifique, une vision androcentrique du monde. La notion d'Homme en témoigne de façon exemplaire.

Androcentrisme : ce seul terme laisse entendre qu'il y a un « langage-mec » et un « langage-nénette » ; que le premier, prédominant, donne la mesure de toute chose ; qu'il faut d'abord reconnaître la part du corps sexué dans la pensée pour dédouaner le discours de cet andocentrisme ; qu'il faut ensuite ouvrir nos réflexions à une éthique de la différence (Irigaray, 1984) et à une problématique de l'altérité (Labarrière, 1982) pour qu'enfin se dissolve l'antagonisme masculin/féminin et que les deux « style » apparaissent comme co-détermination mouvante dans l'ordre de la pensée (Audiffren, 1986).

Il ne s'agit donc pas de construire de toutes pièces un discours exclusivement féminin, mais plutôt d'entreprendre une « retraversée du discours » pour retrouver les lieux du féminin, pour « lui faire rendre ce qu'il doit au réel » (Irigaray). Le style du

féminin « met feu aux mots fétiches, aux termes propres, aux formes bien construites. Ce "style" ne privilégie pas le regard mais rend toute figure à sa naissance, aussi tactile (...) La simultanéité serait son propre (...) toujours fluide » (Irigaray, 1977, p. 76). « ... plus vaginal, vécu davantage sous le mode l'osmose, de la caresse, du fluide, que sous celui de la coupure, de la mise à distance ou de la spécularité » (Lavergnas, 1986, p. 118).

Pour qui, tôt ou tard, s'interroge sur sa pratique discursive scientifique, le sujet qu'il est pose question. Qu'il soit homme ou femme, un sujet peut considérer cette part du féminin comme incompatible avec sa pratique discursive, ayant donc intériorisé ce phantasme d'un imaginaire masculin qui veut qu'il n'y ait de sujet de la science que neutre et anonyme, rigoureusement étranger à l'objet, faisant preuve de rationalité, jamais de sensibilité, etc. L'humanité de ce sujet de « science-fiction » sera totalement absente de son discours lequel finira par lui paraître complètement étranger. Cette voie est sans voix, elle confine au silence. Au silence de ce qu'il y a d'humain, tantôt masculin, tantôt féminin. Ou bien, ce sujet consentira à assumer cette part du féminin en le posant comme source d'un regard critique, proposant avec d'autres de s'ouvrir à un dia-logue, à travers le Logos jusqu'à l'Éros, pour jeter, par exemple, les bases d'une géographie à venir.

NOTES

[1] Ce texte prolonge la réflexion amorcée dans un article intitulé « Géographie et féminisme : remarques liminaires » paru sous la rubrique « Questions, opinions, débats » des *Cahiers de géographie du Québec* (Risi, 1986, p. 77-82). Il est aussi la version écrite d'une leçon qui m'a été commandée par le cours « L'espace et le rapport hommes-femmes », nouvellement dispensé au Département de géographie de l'Université Laval. Je remercie sincèrement Lyse Pelletier de m'avoir invitée dans le cadre de ce cours à faire part de ma réflexion sur le caractère androcentrique des concepts utilisés en géographie.

[2] Texte, livre, palimpseste, ces notions réfèrent non pas à des images, jeux de miroirs, reflets, images inversée, mais plutôt à une métaphore, c'est-à-dire quelque quelque chose pouvant être homologué à la territorialité humaine. Tout texte est la marque, la trace résiduelle d'une recherche de sens. Tout texte est un lit où dort un fleuve de sens que la pratique de la lecture fait s'épancher. Lecture que le géographe pratique comme lecteur privilégié, commentateur chevronné. Mais il n'en est pas pour autant le seul auteur, on le voit bien. Tout le monde ne fait pas de la géographie, mais tous font ces géographies qui font le monde.

[3] Je dois à Guy Mercier l'essentiel de cette idée exposée lors d'une leçon qu'il donna en mars 1988 à l'Institut de géoarchitecture de l'Université de Bretagne occidentale à Brest. Je crois qu'elle contient, sinon la marque d'un important changement paradigmatique en géographie, un repère historique non négligeable pour l'évolution des idées en géographie.

SOURCES CITÉES

AUDIFFREN, N. (1986) La philosophie face à la question de la femme. *Considérations,* 7 (2-3) : 11-22.

BENOIST, J. M. (1980) *La révolution structurale.* Paris, Édit. Denoel/Gonthier, 345 p.

FOSSAERT, R. (1983) *La Société,* tome 5, *Les structures idéologiques.* Paris, Édit. du Seuil, 610 p.

IRIGARAY, L. (1985) Le langage de l'homme, in Parler n'est jamais neutre. Paris, Édit. de Minuit, p. 281-292.

_____ (1984) *Éthique de la différence sexuelle.* Paris, Édit. de Minuit, 198 p.

_____ (1977) *Ce sexe qui n'en est pas un.* Paris, Édit. de Minuit, 217 p.

LABARRIÈRE, P. J. (1982) *Le discours de l'altérité. Une logique de l'expérience.* Paris, Presses universitaires de France, 361 p.

LAVERGNAS, I. (1986) La trace du féminin dans la pensée? Quelques échos des débats contemporains sur l'altérité, in Des femmes dans les sciences. *Cahiers de recherche sociologique,* 4, (1) : 115-137.

LÉVINAS, E. (1984) Philosophies françaises, in *Entretiens avec Le Monde.* Paris, Édit. La Découverte/Le Monde, p. 138-147.

OLGIVIE, B. (1987), *Lacan, La formation du sujet (1932-1949).* Paris, Presses universitaires de France, 126 p.

RISI, C. (1985) *Discours sur l'espace ou espace de discours. Essai sur les enjeux idéologiques de la géographie.* Québec, Université Laval, Département de géographie, Notes et documents de recherche, nº 4, 177 p.

_____ (1986) Géographie et féminisme : remarques liminaires. *Cahiers de géographie du Québec,* 30 (79) : 77-82.